« LA DEPECHE MAGAZINE »

17 JUIL. 1988

« La Méridienne »

Marivaudage estival

Le titre du second film du Vaudois Jean-François Amiguet présenté, à Cannes, dans la section « Un certain regard », nous engage à subodorer quelque divertissement galant à la gloire du plaisir dans l'optique des romans libertins du XVIIIe siècle.

Il s'en rapproche par le portrait de son héros, François, un de ces hommes que la beauté des femmes laisse sans défense. Il s'en éloigne par sa décence, sa bonne tenue et une gravité enjouée voilée parfois de tristesse.

Pour François donc l'attrait d'un visage, la grâce d'une silhouette sont une promesse de bonheur à laquelle il ne peut résister. Deux amies de toujours, deux sœurs, Marthe et Marie, veillent amoureusement sur sa personne, ses états d'âmes, prisonnières d'un charme primesautier qu'elles ne songent nullement à rompre.

Mais tout a une fin et notre séducteur, las d'être materné et de ses fragiles conquêtes, envisage le mariage : « Une seule passion, une seule vie ». Il part en quête de l'épouse idéale, pris en filature à sa demande par Philippe Dubois, un détective privé qui fait ses rapports à Marie qui joue les fiancées ennuyées plus que tourmentées et qui doit décider du bon choix.

Son désir de faire une fin ne tourne guère à son avantage et ses élues lui échappent l'une après l'autre : une Italienne « à la quarantaine flamboyante », une étudiante qui apprend l'allemand en sa compagnie.

Marthe, la décidée, se donne à lui « pour juste une nuit, une sorte d'adieu ». Seuls les pas du tendre Philippe tirent de ses longues rêveries Marie l'attentiste qui ne quitte guère sa méridienne. Elle l'épousera.

Ils seront trois désormais à protéger les rêves du délaissé qui reprend de plus belle le cours de ses amours éphémères.

Du côté de Rohmer

Notons d'entrée l'aspect théâtral de « La Méridienne » qui respecte la règle classique de l'unité de lieu. La majeure partie de l'action se passe dans un jardin avec quelques échappées dans les environs, les rues de Nîmes.

Il a été spontanément rapproché des « contes moraux », d'Eric Rohmer. Chassés croisés, importance accordée aux dialogues signés Jean-François Goyet, collaborateur habituel de Jacques Doillon et Anne Gonthier, très surveillés, très artificiels, mais que les comédiens arrivent à faire passer; un ton à la fois plaisant et sérieux d'une parfaite correction, la connivence de l'ancien et du nouveau renforcée par le décor : la vieille ville peuplée d'estivants, l'ancienne demeure qui donne son nom au film, sa terrasse avec balustrade, son jardin où l'on déguste une tarte aux cerises en invoquant les inconvénients de dénoyauter.

Une comparaison qui risque de nuire à des ambitions plus modestes et qui ne les recouvrent pas tout entières. L'ensemble d'un attrait plus convenu, plus fantaisiste, avec ses personnages en l'air au milieu social des plus imprécis fait aussi penser aux premiers titres — de loin les meilleurs — de Philippe de Broca, du temps où Jean-Pierre Cassel, son vrai porte-parole, n'avait pas été lâché au profit de Jean-Paul Belmondo. Un alliage réussi de la tradition de la comédie théâtrale française et de la comédie cinématographique d'Hollywood.

François est un peu le frère de Victor de « Les Jeux de l'amour », de l'Edouard de « Le Farceur » ou de l'Antoine de « Un monsieur de compagnie », en moins vif et sans leur goût très dix-huitième de l'insolence et de l'immoralité sensuelle. Libre et dispos, presque oisif, menant une existence de parasite avec ce que cela comporte d'égoïsme, prenant son temps et s'abandonnant au bon plaisir de sa nature.

Jérôme Angé, qui l'interprète a un je ne sais quoi de Gérard Depardieu en plus affiné. Il est bien mais on sens qu'il joue.

Par contre, Sylvie Orcier et Kristin Scott Thomas, Marthe et Marie — une très fugitive allusion aux Evangiles qui tient aux côtés les plus superficiels — sont plus évidentes et naturelles. L'une noire et osseuse, jouant les Carmen avec sa robe rouge; l'autre claire et charnelle, l'indolence et l'indifférence presque d'une odalisque.

Patrice Kerbrat compose un « privé » amusant, avec son langage littéraire châtié. Un rôle faisant partie des utilités de théâtre depuis 1920. Compatissant; désenchanté, d'un tact exquis, il rejette les rapports écrits et les photos qui risquent de blesser. « La vérité se lit dans les yeux et n'a pas besoin d'être estampillée ».

Etienne CHAUMETON.